

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Poésie et théâtre

Hugo Beauchemin-Lachapelle, Chloé Savoie-Bernard, Jade Bérubé and
Christian Saint-Pierre

Number 179, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94546ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchemin-Lachapelle, H., Savoie-Bernard, C., Bérubé, J. & Saint-Pierre, C.
(2020). Review of [Poésie et théâtre]. *Lettres québécoises*, (179), 55–58.

Bienvenue à Saint-Ennui-des-Bungalows

Poésie Hugo Beauchemin-Lachapelle

Nos banlieues, le troisième recueil de Marie-Hélène Sarrasin aux Écrits des Forges, explore le désenchantement banlieusard sans parvenir à dépasser un désespoir de vitrine.

La banlieue me fascine. C'est le lieu où j'ai grandi, l'endroit où j'ai fini par habiter. Je travaille dans un cégep de banlieue. Je baigne dans la banlieue. C'est cette concomitance qui m'a incité à lire le livre de Sarrasin. La banlieue m'est paradoxale. Son conformisme, hanté par la peur de la différence et l'obsession des apparences, est décourageant. En revanche, elle m'est une espèce de paradis perdu rattaché aux souvenirs d'une enfance privilégiée. Je n'ai pas retrouvé cette ambivalence dans *Nos banlieues*, qui adopte une posture résolument critique de ce qu'il faut bien appeler un milieu de vie.

L'ouvrage est marqué par la paralysie, la fixité, l'indolence : « l'ennui laboures ses terres » ; « le vent s'étire / secoue la torpeur somnifère / géante entre les pylônes ». Les poèmes présentent un quotidien empaillé par le confort matériel :

*nous invitons nos vies IKEA
au salon
mêmes armoires
mêmes laminés
tracent une symétrie parfaite*

L'autrice privilégie des figures d'insistance, comme la répétition, l'énumération et la périphrase, pour montrer la lassitude que secrète l'emploi du temps régulé et mortifère de la banlieue. La routine est son lot, tandis que « le vide [des] piscines est bien gardé », et que « la nature / discrète / laisse passer / les journées monotones » :

*nous planifions chaque geste
chaque gloussement
comme une journée d'école*

*les activités tapissent nos agendas
calfeutrent les vides*

Parce qu'elle domestique la vie en l'enfermant dans un enclos étroitement balisé et planifié, la banlieue est inhabitable, dans la mesure où l'engluement dans le confort nourrit sa réciproque, soit la peur et l'insécurité. Dans ces conditions, la liberté vécue est paradoxale, puisqu'elle résulte d'un refoulement des possibilités menant hors du « dôme cristallin [qui] s'érige / au-dessus du quartier ». Une existence dérisoire s'ensuit, ponctuée « de sabotages intérieurs », « de tristesses boudinées » et de « courbettes souveraines » qui meublent les « disparitions à venir ».

La banlieusardisation du monde

Nos banlieues égrène les lieux communs de la mythologie banlieusarde : le stationnement, le centre d'achats, la télévision, la piscine, les pylônes. La poète en nomme l'inanité et la banalité sans émouvoir, sans étonner. L'ironie de l'ensemble donne une impression d'indignation fatiguée, impuissante. L'utilisation de pronoms personnels pluriels m'apparaît à cet égard problématique. Leur usage vise à ériger la misère individuelle en problème sociétal. Cette souffrance, c'est nous qui la choisissons en investissant massivement les banlieues. Pourtant, la surenchère de « nous » et de « vous » crée aussi un effet de dépersonnalisation qui m'a tenu à distance. L'écrivaine dilue la force de sa critique en faisant l'économie du particulier. Parce qu'elle adopte un mode d'énonciation collectif, elle se

prive d'un point de vue plus incisif, d'un scalpel pour opérer une saillie dans la grisaille où j'aurais pu l'accompagner. Il en résulte parfois une impression de superficialité qui n'échappe pas au cliché :

*nous regardons de tous côtés
admirons nos gazons verts
lustrés comme des miroirs
nous reconnaissons nos rêves
tapissés de la même pelouse*

Dans le recueil, la banlieue s'abstrait en mythe : aucune ville n'est nommée, aucune rue n'est décrite, aucune communauté n'est convoquée. La désincarnation innerve tous les poèmes et contamine la lecture. Sans ancrage dans un réel identifiable, sans inscription dans un horizon politique, économique ou géographique, il m'a été difficile d'éprouver la vérité de ce qui est évoqué. Peut-être est-ce là justement le but de l'ouvrage : faire sentir que l'indifférence est l'expression d'une dépossession découlant du déracinement culturel, dont la banlieue est un vecteur privilégié.

Cependant, le dispositif n'a pas fonctionné pour moi. Ou plutôt, il a *trop bien* fonctionné : parler d'ennui a fini par m'ennuyer. En faisant l'économie de la révolte et de l'enracinement, *Nos banlieues* m'a semblé jouer le jeu de ce qu'il dénonce. Trop fidèle à la doxa banlieusarde, il reconduit l'ordre inchangé du monde, comme une longue file d'attente aux caisses du Costco un samedi après-midi.



★★

Marie-Hélène
Sarrasin
Nos banlieues

Trois-Rivières
Écrits des Forges
2020, 76 p.
15 \$

Égales, les filles ?

Poésie Chloé Savoie-Bernard

Recueil ambitieux par sa forme plurivocalique et ses thèmes (sexe, désir d'amour, pornographie, tension entre l'écriture et le corps), *Lola et les filles à vendre*, de Marisol Drouin, se veut résolument féministe et ancré dans une politisation d'enjeux forts.

Comment être une femme qui écrit ? semble se demander la poète, empruntant différentes voix pour tenter de circonscrire une réponse à cette question aux origines immémoriales. Marisol Drouin fait résonner les propos de Lola, Sophie, Rosie, Katherine et Isabelle avec un riche éventail d'autrices. Sont ainsi citées Svetlana Alexievitch, Nelly Arcan, Simone Weil, Brit Marling, Gabrielle Roy et Toni Morrison. Dans cette bibliothèque regroupant quelques-unes des plus importantes écrivaines modernes et contemporaines, une question émerge : n'est-ce pas ratisser un peu trop largement que de réunir tant d'influences ?

Kaléidoscope au féminin

Difficile pourtant d'être contre la vertu quand on lit cette incantation montrant la pensée du lien qui s'organise dans le recueil : « qu'on soit plusieurs [sœurs] / qu'on soit si fortes / qu'on fasse des films ensemble / des œuvres spirales / effrontées ». Là où le bât blesse, c'est un peu plus loin sur la même page, lorsque la voix énonciative égrène quelques souhaits :

*ne plus avoir cette tête d'hétéro blanche
qui bave les mains coupées
je veux être noire
lesbienne
étudier en droit
devenir avocate.*

Même si elle reconnaît que c'est un « empowerment de merde » et qu'elle est déçue d'être « toujours [elle-même] / à la fin de la journée », on peut s'interroger sur la conception de l'altérité ici mise en scène. L'effet de

liste est hautement problématique : les sauts de ligne donnent l'impression qu'on met sur un pied d'égalité une peau racialisée, une orientation sexuelle et un métier, ce qui – l'intersectionnalité nous l'aura bien appris – ne saurait qu'être erroné. L'identité n'est pas une chambre qu'on peut visiter quand on est lassée de la sienne pour mieux retourner ensuite au confort de sa peau blanche et de ses désirs normatifs.

Une indistinction du propos

Face à une telle démonstration de *white heterosexual guilt*, je me suis demandé si la posture de la poète n'était pas ironique. Or, on peine à déceler où se situe exactement le propos de Drouin dans ce recueil : tourne-t-il en dérision certains courants de pensée ou, au contraire, les endosse-t-il ? La prolifération des voix de ces filles « à vendre » renforce d'ailleurs la difficulté de cerner les prises de position du livre, notamment en ce qui a trait au travail du sexe. On multiplie ainsi les analogies entre prostitution et écriture : « il était une fois la littérature / depuis la nuit des temps / il était une fois la pute et son client ». Le malaise affleure à la lecture des vers à tendance proverbiale comme « aimer une femme qui écrit / c'est comme baiser une pute / qui nomme les masques et les mensonges / pour que le récit se tienne / là maintenant / à essayer / c'est extrêmement débandant ». Est-on abolitionniste ou prosexe ? Que veut-on dire ici ? Qu'une « pute » qui parle maintient intacts des subterfuges, ce qui ferait vraisemblablement d'elle une femme malhonnête ? Qu'une femme qui écrit ne pourra jamais provoquer l'excitation chez un homme ? Il me semble que les

poèmes de Drouin peinent à montrer l'étendue des nuances existantes tant chez les travailleuses du sexe que chez les écrivaines qui ont, je le crois fermement, aussi droit au bonheur conjugal. Plus encore, en s'intéressant minimalement à l'histoire des travailleuses du sexe, on se rend bien compte que ce *standpoint* est infiniment plus minorisé que celui d'une femme qui écrit et qu'il ne sous-tend pas du tout les mêmes dangers... Apparié ainsi des positionnements asymétriques me pose problème d'un point de vue éthique. Peut-être cela a-t-il été fait, mais laissez-moi en douter : il m'aurait semblé essentiel que ce livre soit lu, avant d'être édité, par des travailleuses du sexe afin de naviguer plus adroitement dans ces zones sensibles.

On connaît la grande tradition féministe en littérature au Québec : Nicole Brossard et France Théoret côtoient de nouvelles générations d'autrices, de Martine Delvaux à, tout récemment, Laura Doyle Péan et Émilie Turmel. Je salue toute écriture féministe, car je sais, comme chercheuse et écrivaine, à quel point il s'agit d'une posture vulnérable. Dans *Lola et les filles à vendre*, on perçoit bien ce qui, pour moi, constitue l'écriture féministe : une volonté de susciter la réflexion, de mener au soulèvement, de déranger l'institution littéraire, qui cherche à amoindrir les voix des femmes. On ne peut qu'accueillir l'initiative, mais aussi, du même souffle, regretter les angles morts que reproduit ce recueil, peut-être à son corps défendant.



★★

Marisol Drouin
Lola et les filles à vendre

Saguenay, La Peuplade
2020, 104 p.
19,95 \$

Des mots, d'la dynamite¹

Poésie Jade Bérubé

Avec *Les jardins de linge sale*, son premier recueil, Laurence Gagné démontre un réel talent de magicienne de l'ordinaire.

La performeuse Nathalie Derome disait faire du théâtre en forme de femme. C'était à l'image de cette façon de faire très féminine de besogneuse qui accomplit des miracles grâce à des bouts de chandelles et des trésors de ficelle. Après tout, nous, les femmes, n'avons-nous pas toujours tenté de fabriquer des pièces d'orfèvrerie avec les miettes à notre disposition ? Derome créait des merveilles d'inventivité *lo-fi*. Laurence Gagné s'inscrit avec brio dans la lignée de cette artiste.

*Le recueil regorge
tant de trouvailles
qu'il faudra le garder
très précieusement en
attendant la suite.*

C'est qu'elle bricole avec les mots, la jeune poète, et le résultat est souvent bluffant. Elle les frotte les uns contre les autres comme des pierres à fusil : émerge de ces matériaux bruts une gerbe lumineuse de quelques vers en chute. Ou elle les manipule telle une matière plastique, les agençant en un collage savamment étudié. La magie n'opère pas toujours, mais on pardonne aisément tant l'ensemble demeure fascinant et vivifiant.

De l'obsession pour la fin

Écrit sous le signe de l'éviction (toujours anticipée chez la narratrice, mais jamais subie), le recueil se divise en trois sections distinctes. La première, intitulée « La ville », explore la vie de jeune adulte débutante, la rencontre, la séduction. Dans l'odeur de cendre

des bars et de l'asphalte mouillé de minuit, la voix narrative s'attarde sur le quotidien enluminé des premières amours. « Tu te tiens encore droit dans ma confusion / moi je reste longue / nos robes de fusées sont encore plus sexy qu'un divorce ». L'éviction latente est celle d'une possible faille à venir, d'une prévisible fatigue dans ce tango encore plein de promesses. L'humour mordant de l'autrice se faufile entre les constats, empruntant souvent la même formule rythmique : en deux vers finaux bien déposés.

*maintenant je suis plus fatiguée
que les dents de l'autoroute
et pour être honnête
on préfère s'imaginer que je
finirai par partir*

*en disant chaise vide
on exagère*

« Ma viande est étrange auprès de la tienne »

La deuxième section du livre, « La maison », décrit les effets inévitables du quotidien, d'où proviennent ces magnifiques « jardins de linge sale » qui coiffent toute l'entreprise. C'est le temps d'Henri Bergson, le changement de paradigme et l'aménagement des mœurs. On quitte la jeunesse pailletée pour la routine *off white*, et la désertion se profile. « Tu n'auras jamais voulu / nous surprendre à classer les mots / avec la même urgence / que le matin / quand je nous déterre ». L'expulsion s'annonce en sous-texte, plus oppressante. Dans cette partie, Gagné sculpte encore une fois ses vers en prévision des chutes ; cependant, les images sont présentées en escalier pour la fin de l'envoi, créant souvent un effet de ravissement en fin de strophe.

*il y a à boire
dans la fausse cuisine
de quoi vite calmer*

*l'espace négatif
par des familles neuves qui débarquent
en camions d'anniversaires*

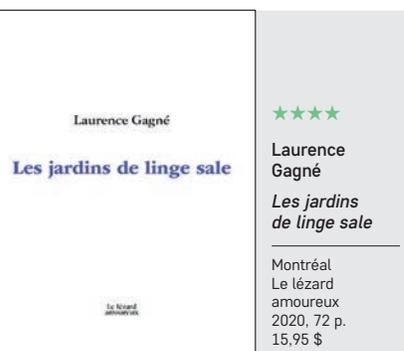
Rien n'est simple

« Les vacances », la dernière section, reste probablement la moins bien définie. Ici, pendant les belles journées, l'amour s'écaille et se délite. Pourtant, tout tient encore miraculeusement en place. Le thème est brouillon, confus, mais non sans quelques éclats : « j'avais encore la brassière mouillée / on se criait après dans l'auto / ça s'était fendu jusqu'au pont ». La poète se permet aussi quelques strophes plus impressionnistes et particulièrement réussies.

*j'apprends et désapprends
à être loyale comme un labrador
ou un soldat américain
attente-parking
attente-herbe
mes genoux
ma cornée ton sommeil catégorique
en parfait alignement*

On remarque néanmoins une juxtaposition de poèmes moins fluides. Gagné semble presque forcée d'en finir avec un dernier sujet un peu plaqué. Le thème a-t-il été trouvé en fin de course pour chapeauter des textes forts et bien construits, mais qui peuvent être difficilement regroupés sous un ensemble narratif marqué ? Peut-être. N'empêche : le recueil regorge tant de trouvailles qu'il faudra le garder très précieusement en attendant la suite.

1. Titre d'un solo de Nathalie Derome, créé au Théâtre La Chapelle en 1996.



Libérations sur parole

Théâtre Christian Saint-Pierre

Avec *Bouche à bouche de l'ordinaire*, David Fiore Laroche nous entraîne entre les murs d'une taverne, à la rencontre de personnages investis dans une formidable émancipation par le langage.

Proposition pour une préhension des limbes de la banlieue : c'est le sous-titre que Laroche a choisi de donner à son deuxième livre, un texte à cheval entre le théâtre et la poésie qui est paru, au printemps 2020, à La maison en feu, une nouvelle structure dirigée par Florence Falguyret et dont le site internet précise qu'elle « danse d'ivresse autour du brasier » et publie des auteurs « étincelants ».

La taverne, ce théâtre

La pièce, dont une version courte a été montée à l'occasion du Festival Fringe de Montréal, en 2019, comporte six personnages : quatre dans la vingtaine et deux dans la quarantaine. À ces trois hommes et trois femmes s'ajoute un narrateur « démiurge » au discours prolix, que les protagonistes ne voient ni n'entendent – du moins, dans un premier temps. Cet homme, qui pourrait bien être l'alter ego de l'auteur, est décrit comme « un gars dans la trentaine, vêtements sur ton brun, ventre saillant, calvitie ». D'entrée de jeu, il donne le ton en déclarant : « je saigne à ma manière sur le monde / [...] c'est que l'amertume virale me brûle / je l'incarne en éclats verbeux / en expiant le sang ».

Après des études en littérature à Montréal, le narrateur est de retour sur la Rive-Sud. Il travaille comme barman dans une taverne pour le moins pittoresque, un établissement qui, vous l'aurez peut-être compris, fera ici office de scène :

*je suis revenu en banlieue
pour m'enfermer dans un cube de
béton
mon futur tout entier est plié-fourré
dans un endroit tout gommant*

*avec des affiches de bière
des néons et des miroirs
[...]
ces racoins gras répondent de moi
ce sol croûté est constitué de moi
des gens s'accrochent à moi.*

Avec Manon, sa seule collègue, le « narrateur-barman » reçoit les habitués, ceux et celles qu'il qualifie de « faune congénère », à savoir Réjean, Marie-Pier, Maxime, Jessika et Yannick :

*en tout cas ici
quand il y a prise de parole
le monde se fige autour de ceux qui
énoncent
comme si le discours se cristallisait.*

Aussi abandonnés que les terrains vagues

Constituée d'une suite de monologues séparés par les interventions du narrateur, la pièce réunit une galerie de personnages mal en point, des abîmés de l'âme et du cœur, des meurtris de la tête et du cul. De ces antihéros du quotidien, qui s'expriment avec une certaine verdeur, on sait assez peu de choses, sinon qu'ils sont aux prises avec la solitude, le désœuvrement, la violence, la pauvreté, la prostitution, l'alcoolisme et la toxicomanie. Marie-Pier explique :

*en dedans de moi
ça reste fucking immense
aussi abandonné
que les terrains vagues
and yet
c'est chez nous.*

Face au vide, à l'angoisse et à la peur, ces êtres s'accrochent à ce qu'ils peuvent. Comme Manon qui, pour vaincre « le méchant », s'en remet

au pouvoir des pierres. Canalisant les énergies à l'aide de son cristal, ou encore de son quartz rose, elle affirme que la lithothérapie l'aide à « guérir du cœur ». Quant à Jessica, elle exprime son inlassable quête d'amour et de bonheur avec ces mots :

*on cherche toujours quelque chose
on veut entrer en collision avec le
monde
on espère beaucoup
comme
se faire un chum
avoir une carrière
un chien
une blouse parfaite.*

Goûter la verve

Certes, il est ici question des « limbes de la banlieue » – « y'a rien d'autre que des pelouses parfaites / que des piscines vides / que des maisons creuses / autour de nous » –, mais ce que la pièce représente avec le plus d'acuité, ce sont les conséquences de l'injustice, de la dépossession ainsi que des inégalités culturelles, sociales, économiques et genrées, qui font des ravages partout. Il y a chez David Fiore Laroche un constant souci de rendre hommage à ces laissés-pour-compte, de leur restituer leur droit de parole, de permettre à leur discours de se déployer sans retenue, sans censure, dans une oralité aussi cruelle que libératrice. Comme l'exprime le narrateur : « quelle chance d'assister à une verve si langoureuse / juteuse et à point ».

